

L'Amour et son grand « aaah »

Egarement dans les labyrinthes du désir, avec des extraits adaptés de *Belle du Seigneur*, au théâtre Sorano.

«Toi, l'homme avide, me dévêts : maître plus calme à son bord que maître du navire. Et tant de toile se défait, il n'est plus femme qu'agrée. (...) Tu grandiras, licence ! La mer lubrique nous exhorte, et l'odeur de ses vasques erre dans notre lit...»

« Étroits sont les vaisseaux », dans *Amers*, Saint-John Perse

Albert Cohen, voyons... souvenir piquant de ses « amours fondées sur l'attraction des viandes »... Vronsky et Anna Karénine passés au vitriol, cela vous rappelle-t-il quelque chose ? Il y a peu, Jacob Haggai promenait dans Toulouse sa création autour des *Valeureux* (« Les cours de séduction »), spectacle positivement éprouvant. Aujourd'hui, c'est un autre opus de la tétralogie qui vous est proposé par Roxane Borgna, dans une mise en scène de Renaud Marie Leblanc : une *Belle du Seigneur* seule mais habitée, barbotant furieusement dans son univers aquatique sur la scène du Sorano.

« Ce...cette...ce...cette chose »

Ariane a le verbe chaste, la bouche pleine de poésie malicieuse, de métaphores suspectes, de non-dits clignotants. Ariane est une aristocrate bien élevée : il y a des choses qui ne se nomment pas. Quant à les concevoir ou les vivre, c'est une autre question. Mariée au très médiocre et transparent Adrien Deume, Ariane coule une existence solitaire et rêveuse, où le narcissisme s'invite naturellement (« au fond, je m'aime d'amour »), où toute exaltation - pour la défense des animaux notamment - prend sa source dans un besoin de partage, de reconnaissance. Dans son monde imaginaire, la réalité fait brèche, aligne des erreurs comiques, dans un délicat mélange de désespoir et de dérision : ainsi nous livre-t-elle un tableau farcesque du lit conjugal, où les émois « canins » de son mari suivent un crescendo burlesque jusqu'à l'apothéose d'une jouissance épileptique..

Ariane tient en horreur toute chair masculine, préfère encore caresser amoureusement ses propres perfections... Voilà comment les choses commencent, stagnent, avant le grand bouleversement, avant l'instant charnière de sa vie. Car vient Solal, le beau et subtil Solal : le bien-aimé derrière lequel défile le cortège romanesque de tous les amants de la littérature, l'homme au travers duquel Ariane va rejoindre ses doux fantasmes. C'est alors le désir, la chair, les baisers vrais de vrais, « douaniers pressés loufoques » qui fouillent les profondeurs des bouches. D'adultère il n'est pas question : l'acte est renouement, partage spirituel et moral... dit-elle.

Paradoxal et ondoyant, le chef-d'œuvre d'Albert Cohen aura vidé bien des encriers, donnant lieu aux lectures les plus contradictoires : roman de l'amour pour les uns, autel où sacrifier Vénus pour les autres, réalisme pourfendeur de l'idéalisme romanesque, ou encore célébration en parcours tragique... Cynisme, quête de pureté, religion, perversion... Bref, tous les -ions et les -ismes du répertoire critique. Soyons sûr d'une chose, l'ambiguïté de *Belle du Seigneur* est garante de postérité.

L'adaptation proposée s'articule dans un diptyque qui confronte deux séquences du roman : l'épouse échaudée, revenue de toutes les promesses de la relation homme/femme, y devient l'amante passionnée qui édifie l'amour en religion.

Une unité forte, donc, mais on pourra regretter l'absence de la troisième étape, celle par laquelle le roman de Cohen fait boucle, acquiert la forme tragique du cercle : le retour à l'ennui et au quotidien au sein même de l'amour adultère, le terrible déplacement du centre dans la marge... Roxane Borgna aura manifestement voulu se concentrer sur la naissance d'une mystique amoureuse, s'achevant sur la note heureuse d'un accès à l'éternel.

Une mise en scène ingénieuse, finement concentrée sur des éléments simples mais très efficaces. Des gradins en U bordent la scène dans une intimité inquiétante, qui place très vite le spectateur dans un voyeurisme trouble. L'espace scénique est aussi confiné que l'espace théâtral : Roxane ne sortira pas de sa baignoire - au mieux, elle se perche sur le rebord. Ce double resserrement connote le sentiment de proximité, le tire vers l'inquiétude : on se sent plus que jamais en position de spectateur, voué par ce rôle même à forcer la pudeur du personnage. Et quel personnage !

La Belle est blanche dans sa baignoire blanche surmontée de blanc, perçant cette toile virginale du rouge de ses lèvres, du noir de sa longue chevelure. Sous sa robe mouillée, la peau frissonne d'un frisson véritable - elle a froid, elle tire de ce rapport très organique à l'environnement scénique une consistance rare, un tremblé fragile, mortuaire dans le désespoir, vital dans le désordre sensuel. La force de l'ensemble tient au contraste entre cette prison immaculée qui encourage la prostration et la rage souriante du personnage. Juste et subtile, saisissante d'énergie contenue, Roxane Borgna est remarquablement présente.

On rit pendant l'essentiel du spectacle, puis on sort et le savoureux fait place à autre chose - un arrière-goût sur la langue, un écho qui s'obstine et creuse des interrogations. Du plaisir et des doutes, que demander de plus ?

Manon Ona, lecloudanslaplanche.blogs.fr, 20 novembre 08.